

Note d'intention
Notre-Dame-des-Adieux

TRILOGUE À PROPOS DE NDDA

SURMOI : Moi je trouve que c'est un drame social...

ÇA : Moi je trouve que c'est un film érotique...

MOI : Moi je trouve que c'est une comédie absurde...

ÇA : Mettons-nous d'accord sur notre volonté de représenter avec ce film un contre-monde ; un monde dans lequel le désir ne s'inscrit dans aucun système, aucune hiérarchie. Il erre, circule hors circuit, contamine les uns les autres de manière pratiquement arbitraire, sans conséquence. Un monde où un jeune homosexuel peut fantasmer le corps vieillissant d'une veuve bourgeoise, où un masque de carnaval peut renvoyer aussi bien à l'enfance qu'à un objet érotique, où même le politique peut, en un sens, déclencher l'orgasme. Car érotiser également des corps dans leur diversité est déjà un acte politique en lui-même. Mais ce qui m'intéresse en particulier, c'est la manière dont le désir se réagence après un décès. Dans ce film, le désir fait loi, agissant contre la morale, contre la mort. Et contrairement aux apparences, non, ce n'est pas un film sulfureux...

MOI : Ah oui ?

SURMOI : Je suis pourtant certain que c'est le cas ! Si non sulfureux, au moins subversif...

ÇA : Je vous assure que non... Un film subversif, peut-être, mais qui ne prend pas des airs de subversion... En fait, ce film est un fantasme de cinéma... Un fantasme qui ne peut être représenté que cinématographiquement. Le cinéma permet de donner corps à ce fantasme, admet une frontalité qui fait qu'on ne doute plus de son existence - la prouve.

SURMOI : L'approuve ?!

ÇA : Non, je me suis mal fait comprendre... Je veux dire : si le scénario revendique une certaine valeur littéraire, il s'agit bien d'un film, et j'espère le réaliser contre cet aspect du scénario...

SURMOI : Si c'est toi qui réalise, on est foutus...

ÇA : Permettez-moi de parler pour trois... MOI, explique-lui.

MOI : Le plus important, c'est l'image. Il n'y a de partis pris pour le son seulement que le point d'écoute reste toujours indissociable du point de vue, et que celui-ci conserve la fébrilité de l'oreille - qui ne parvient pas toujours à discerner tous les mots d'un propos mal articulé... Je voudrais tourner le film avec une caméra Sony Handycam dont la résolution est inférieure à 20 MegaPixels. Le grain si particulier de ces anciennes caméras

numériques - ses imperfections visuelles si proches de celles de l'œil - confèrent un magnétisme aux images, une épuration telle qu'on croirait qu'une image brute révèle d'elle-même sa propre anatomie. L'acteur qui jouera Dario portera toujours la caméra à la main. Un peu comme Alain Cavalier dans ses films : il abordera chaque scène avec l'habituelle frontalité des filmeurs. Pendant qu'une scène se joue, il découpe les corps en de petites unités qu'il embrasse de l'œil. Et même les répliques en voix over seront directement dites par l'acteur qui filme au moment où il filme - de derrière la caméra, l'œil dans le viseur. La posture de l'acteur au moment de dire ses répliques donnera presque naturellement l'intention recherchée : un personnage qui oscille entre la fascination pour l'objet de son regard et la concentration dans l'acte de regarder. Dario est d'une certaine manière un fantôme documentariste, capturant avec soin la relation polémique qui se joue sous ses yeux.

SURMOI : Chaque documentariste aurait préféré être un fantôme, non ? C'est tellement plus simple... Personne ne nous voit, on se contente de filmer...

MOI : On doit ressentir de l'ivresse à l'idée de produire des images. Des tremblements qui indiquent la fatigue d'un corps quand bien même immatériel, dont les images successives qu'il saisit ne parviennent pas à combler le désir haletant pour ce spectacle orgasmique. Dario est un fantôme bizarre, un fantôme fiévreux, presque un fantôme encore mourant. Non, ce n'est pas un fantôme qui flotte, pas un fantôme dont la condition confère des privilèges à rendre jaloux les vivants. S'il est capable de traverser les murs ou léviter quelques instants, sa condition de fantôme est surtout réduite à son invisibilité. Tout dans l'image nous fait croire qu'il est là, au détail près que les vivants ignorent sa présence. Un fantôme ignoré et seul ; cette condition m'obsède autant que je la crains. Ce ne sont pas directement les images qui me rendent sensible, mais la manière dont sont fabriquées ces images. On sait non seulement que chaque plan prend la forme de la vue subjective d'un fantôme animé de nombreux désirs qu'il n'a pas eu le temps de combler de son vivant, mais surtout qu'il semble attacher une concentration particulière à la production de ces images ; celles-ci ne faisant que renforcer, en fin de compte, l'insatiabilité d'un désir... J'espère que les fantômes de ceux que j'ai aimé ne sont pas à ce point hantés par des désirs inassouvis...

ÇA : Pardon de te couper... Je veux dire un mot sur l'intention de jeu principale de Dario, qui relève également d'un procédé formel non négligeable - du fait du dispositif adopté. À savoir, Dario revendique le même plaisir à observer des mains que Cavalier. La différence : si Cavalier y voit le reflet de l'âme, Dario les fétichise. Un dialogue banal est prétexte à érotiser les mains des interlocuteurs. Cela donne de l'épaisseur au personnage de manière très simple, sans lui faire dire un mot.

SURMOI : Mais au-delà du plaisir viscéral éprouvé à la vue des mains des autres, Dario entretient également une simple fascination plastique - ce qui n'est pas étonnant venant d'un peintre. En définitive, le film est simple : un huis-clos minimaliste économe en moyens et effets de style.

ÇA : Rien de tel pour faire figurer le rêve, non ?

(Un temps...)

MOI : Il nous faut une actrice punk pour jouer Dolores - quelqu'un comme Béatrice Dalle dans l'idéal. Mais surtout pas une actrice familière de ce type de rôle. Je m'explique.

Regardez par exemple Delphine Seyrig : une de ses performances les plus mémorables est celle dans *Jeanne Dielmann* de Chantal Akerman. La cinéaste a eu l'idée géniale de proposer à Seyrig, habituée aux rôles de grandes dames bourgeoises, d'interpréter une femme au foyer qui se prostitue. De là est créé l'un des plus beaux décalages de l'Histoire du cinéma. Dolores, depuis la mort de son mari, est un personnage crépusculaire ; ce n'est plus seulement une bourgeoise mais une créature. Je voudrais demander à cette actrice qu'elle garde son identité punk tout en la faisant coïncider avec les codes de la bourgeoisie, afin de concevoir ce personnage hybride, inédit.

SURMOI : Et pour finir, la fin. Qu'en est-il de la fin ? Il s'agirait de se contenir !

MOI : À la fin du film, une anomalie viendra faire dérailler le dispositif : quand Dolores rentre de son casting, pour la première fois, elle sera observée par deux points de vue, saisie dans un champ contrechamp. Il y aura à ce moment-là irruption d'un nouveau regard-fantôme, celui de Simon. Le.a spectateur.rice attentif.ve pourra donc anticiper la mort de Simon, simplement par ce dédoublement du point de vue, avant même de découvrir son corps sans vie...

SURMOI : Bien. Tout a été dit, me semble-t-il. Arrêtons-nous là, il vaut mieux.

ÇA : Déjà ?!

MOI : L'essentiel est dit. Le reste nous échappe. Le reste nous fascine. Taisons-le au risque de le perdre...